

l'envie peut venir d'une *ronde* ou d'un *jabadao*, sans qu'on ait pourtant un *binou* sous la main; mais, dans tout ce monde-là, quelqu'un a certes appris à « siffler dans la feuille de lierre » entre les dents. Et si l'on n'a pas à sa disposition cette espèce de mirilton, on entonnera une chanson, un *sonn* sur un métier : les uns chanteront, pendant que les autres danseront, ou bien chacun fera les deux à la fois.

Ce rôle de la chanson dans la chorégraphie populaire serait bien curieux à étudier. Il y aurait tant d'exemples à produire, depuis la berceuse jusqu'à la ronde des moissonneurs!

La nourrice fait sauter l'enfant sur ses genoux, ou elle l'endort avec ce refrain :

Pater noster dibi doub
'Man ma c'has o neza stoup.

Traduire en français de pareilles choses est quelquefois impossible et souvent futile : ou cela ne signifie rien du tout, ou toutes les interprétations se valent, dans les cas difficiles; plus c'est répandu dans le peuple, plus le sens s'en est obscurci; l'usage a remanié ces choses-là et les a tellement transformées que vouloir en tirer une idée logique et suivie serait « exiger de la pierre qui roule qu'elle amasse de la mousse ». Dans le premier vers du distique plus haut cité, *Pater noster*, m'a-t-on dit, aurait été substitué à une formule druidique; pour ma part, j'ai vu si peu de traces des druides, en Bretagne, que je me suis décidé à ne les y suivre qu'en toute défiance. — « Mon chat est à filer de l'étaupe. » Voilà pour le second vers.

Les enfants, à l'âge des salles d'asile, ont une ronde traînante :

Troik mezo
Bara lez
'Na hini gouezo
C'hai e-mez.

« Petite ronde ivre — pain au lait — celui qui tombera — ira dehors. »

De huit à dix ans, ce sont, sur le même air, d'autres paroles :

Barzig ha barzig a Goneri
Ari mab ar roue gand daou pe dri,
Gand eur bagad a bichoned, . . .

« Petit barde et petit barde de Gonéri — il arrive, le fils du roi, avec deux ou trois — avec une bande de pigeons . . . » Quel que soit le sens de *barzig a Gonéri*, quelle autre allure et quel horizon nouveau ! *Troïk mezo* était une série de spondées entremêlés d'iambes à peine accentués; le mouvement était *andante*. Il est devenu *allegro* dans *barzig ha barzig*; et maintenant, rien que l'iambe et l'anapeste; l'imagination s'est ouverte au merveilleux : « Le fils du roi vient avec ses pigeons rouges et blancs et violets . . . » La chanson et l'air sont à l'avenant de l'âge.

Les filles de quinze ans tournent encore en rond. Toujours la *ronde*. Il y a dans leur *sonn* un prélude significatif; à travers une insouciance avec peine déguisée, on pressent comme un symptôme des prochaines amours :

Plac'big euz ann Douar Newe . . .

« Jeune fille de la Terre Neuve . . . » Cette chanson est déjà insérée et la mélodie en a été notée dans mon premier rapport de mission.

Et puis, les jeunes gens avec les chants de guerre et de table . . .

Il suffit qu'on indique cette alliance et cet emploi de la musique avec la poésie pour qu'on saisisse les rapports de la chorégraphie, chez le peuple, avec les âges différents. La question vaudrait la peine qu'on s'y arrêtât, et les documents, ai-je dit, ne manqueront pas à qui voudra bien la traiter.

L'année dernière, j'avais insinué que la métrique offrirait, aussi bien que des lignes topographiques, une base de délimitation entre les dialectes de la basse Bretagne. Cette opinion n'était pas une témérité; je me réserve de l'appuyer sur de bonnes et solides preuves, un jour venu. Ce n'est pas au hasard non plus que j'ai mentionné l'iambe et l'anapeste, au sujet des *rondes* enfantines : la musique relèverait le démenti contre quiconque récuserait la poésie, comme dans *troïk mezo* et dans *barzig ha barzig*. Est-ce qu'il ne faut pas, d'ailleurs, qu'il en soit toujours ainsi, dans notre idiome néo-celtique, où la chanson ne va jamais sans son air ? A ce propos j'ai retenu beaucoup de doléances sur la tolérance excessive de notre poésie particulière. Et il y a aussi tant de gens qui écrivent en vers bas bretons sans avoir la moindre idée de l'harmonie ! La plus simple assonance leur suffit; ils alignent leurs syllabes en nombre réglementaire, de même